

cales

maylis
de kerangal
tangente
vers l'est



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

Je marche sous un ciel de traîne, 2000

La vie voyageuse, 2003

Ni fleurs ni couronnes, collection « Minimales », 2006

Corniche Kennedy, 2008; « Folio » n° 5052

Naissance d'un pont, 2010; « Folio » n° 5339

Chez d'autres éditeurs

Dans les rapides, Naïve, 2007

Nina et les oreillers, illustrations Alexandra Pichard,
Hélium, 2011

tangente vers l'est

maylis de kerangal

tangente vers l'est

verticales

Tangente vers l'est est la reprise infidèle d'une fiction radiophonique intitulée *Lignes de fuite*, écrite pour France Culture et diffusée sur les ondes en août 2010 – réalisée par Cédric Aussir avec les comédiens Julie Pouillon et Sergueï Vladimirov. Elle est née d'un voyage dans le Transsibérien entre Novossibirsk et Vladivostok, effectué dans le cadre de l'Année France-Russie, en juin 2010.

Merci à CulturesFrance et à Paul de Siney.

collection « minimales »

© Éditions Gallimard, janvier 2012.

Ceux-là viennent de Moscou et ne savent pas où ils vont. Ils sont nombreux, plus d'une centaine, des gars jeunes, blancs, pâles même, hâves et tondus, les bras veineux le regard qui piétine, le torse encagé dans un marcel kaki, futes camouflage et slips kangourous, la chaînette religieuse qui joue sur le poitrail, des gars en guise de parois dans les sas et les couloirs, des gars assis, debout, allongés sur les couchettes, laissant pendre leur bras, laissant pendre leurs pieds, laissant pendre leur ennui résigné dans le vide, plus de quarante heures qu'ils sont là, à touche-touche, coincés dans la latence du train, les conscrits.

À l'approche de la gare, ils se lèvent et viennent

se coller aux fenêtres, s'y écraser la face, ou foncent se masser aux portières, alors se bousculent, se penchent, cherchent à voir quelque chose au-dehors, membres entremêlés et cous tendus comme si l'air leur manquait, des pieuvres, mais, c'est bizarre, s'ils descendent fumer sur le quai ou se dégourdir les jambes, ils ne s'éloignent jamais très loin, s'agglutinent devant les marchepieds, grégaires, et haussent les épaules quand on leur demande où ils vont : on leur a dit Krasnoïarsk et Barnaoul, on leur a dit Tchita, mais c'est toujours la même chose, on ne leur dit rien, le général Smirnov a beau assurer lors des conférences de presse télévisées que les choses évoluent, que les conscrits connaîtront désormais le lieu de leur affectation, par égard pour les familles, il semble qu'au-delà de Novossibirsk la Sibérie demeure ce qu'elle a toujours été : une expérience limite. Une zone floue. Ici ou là, donc, ce serait pareil ; ici où là, qu'est-ce que ça change ? Alors on embarque tout le monde dans le Transsibérien après remise du paquetage et en route.

Après quoi les rails irréversibles qui déplient

le pays, déballent, déballent, déballent la Russie, progressent entre les latitudes 50° N et 60° N, et les gars qui poissent dans les wagons, les crânes pâles sous la tonsure, les tempes vaporisées de sueur, et parmi eux Aliocha, vingt ans, bâti en force mais le corps pris dans des élans contraires, le torse qui oblique vers l'avant quand les épaules, elles, sont déjetées vers l'arrière, colériques, le teint ciment, l'œil noir, et posté à l'extrémité du convoi, au bout du dernier wagon, dans un compartiment badigeonné de peinture grasse, cellule percée de trois ouvertures que les fumeurs se sont appropriée. C'est là qu'il s'est trouvé une place, un volume d'espace encore libre niché entre d'autres corps. Il a collé son front contre la vitre arrière du train, celle qui donne sur les rails, et s'y appuie pour regarder la terre défilier à soixante kilomètres heure, en ce moment même une steppe mauve, laineuse – son pays de merde.

Jusqu'au bout Aliocha a cru qu'il ne partirait pas. Jusqu'au 1^{er} avril, jour du traditionnel appel

de printemps, il a pensé qu'il réussirait à éviter le service militaire, à feinter le système et se faire exempter, et d'ailleurs, à Moscou, il n'existe pas un seul type entre dix-huit et vingt-sept ans qui n'essaie pas de faire pareil. À ce jeu, les fils de famille sont favorisés, les autres, eux, se débrouillent, tandis que leurs mères s'époumonent place Pouchkine, plus nombreuses encore depuis le martyr du soldat Sytchev, et rassemblées autour de Valentina Melnikova, la présidente du Comité des mères de soldats – elles impressionnent, furibardes, résolues, et si les caméras surgissent, elles foncent y cadrer leurs visages volontaires : le mien, je veux pas qu'il y aille, et en plus il boit pas ! Les sursis épuisés, il y a d'abord la solution du faux certificat médical payé à prix d'or auprès de médecins qui empochent les billets direct dans leur poche poitrine, et les familles saignées aux quatre veines qui s'enivrent, soulagées. Les tentatives de corruption frontale, elles, apparaissent ensuite, quand l'angoisse finit par ronger les nuits les unes après les autres, elles sont efficaces

mais lentes à mettre en place quand le temps lui galope – enquêter sur les réseaux d'influence au sein des administrations, identifier la bonne personne, celle qui saura intervenir, tout cela prend un temps fou. Et enfin, quand il n'y a plus rien à faire, quand tout est foutu, il y a encore les filles. En trouver une avant l'hiver et lui faire un gosse, voilà ce qu'il reste à faire puisque à six mois la grossesse vaut dispense. Alors faut pas traîner, les garçons s'excitent, les filles aussi qui ne veulent pas voir partir leur chéri au service, autant dire à la guerre, ou qui lorgnent vers un salut conjugal quand la plupart sont seules et ont honte de l'être. On se chauffe et bientôt on bazarde les capotes, on passe à l'acte sur des matelas qui grincent, et on plante l'armée – un bras d'honneur.

Une fille pour salut, voilà où en était Aliocha il y a encore six mois – Aliocha qui n'a plus de mère et pas d'argent. Si bien que soir après soir il s'était rasé, avait lustré ses cheveux de brillantine ordinaire et revêtu ses meilleures sapes – lenteur des opérations, gestes hésitants,

peu de conviction – puis il était sorti dans la nuit dure, avait ralenti le pas devant les bars et zyeuté à l'intérieur, dans leur fond noir et rouge, traîné dans les fast-foods, avait fini par se retrouver en boîte avec un voisin plus jeune que lui, petite gouape estropiée qui avait partout ses entrées et l'exhortait à agir d'une voix de crécelle, vas-y, faut se donner un peu, ça ne va pas te tomber tout cru dans le bec, il lui prédisait, expert, considérant les corps amalgamés sous ses yeux dans des spasmes de techno, des corps auxquels Aliocha tournait le dos puisqu'il se tenait ramassé au comptoir, le cou rentré dans les épaules, le dos rond, le nez au fond d'un verre de whisky qu'il n'avait pas les moyens de régler. Bientôt il n'avait plus fait qu'errer dans la cité géante où il vivait avec sa grand-mère, s'asseoir dans les cages d'escalier, attendre dans les cours d'immeubles : il avait lâché prise, abandonné ce qui n'avait jamais commencé, cette humiliation, cette combine. Aucune fille n'était jamais venue pour le sauver, pas même celle qui dans ses rêves traversait la

cour du lycée, fatale et sereine, long manteau de laine rouge, gants de cuir noir, chapka de fourrure grise, blondeur dessous : planète à elle seule – surtout pas elle.

Ils ont quitté Novossibirsk et l'immense gare principale, les hauts murs d'un vert laiteux, le hall carrelé à l'acoustique de piscine municipale – un temple glacé. Aliocha a peur. Putain la Sibérie! Voilà ce qu'il pense une pierre dans le ventre, et comme pris de panique à l'idée de s'enfoncer plus avant dans ce qu'il sait être une terre de bannissement, oubliette géante de l'empire tsariste avant de virer pays du goulag. Un périmètre interdit, une zone mutique et sans visage. Un trou noir. La cadence du train, monotone, loin d'ankyloser son angoisse, l'agite et la ravive, déroule les files de déportés pioches à la main dans les tempêtes de neige, rameute les baraques frêles alignées au milieu de nulle part, les cheveux que le gel a collés dans la nuit contre les sols de planches, les cadavres raidis sous le permafrost, images tremblées d'un territoire

dont on ne revient pas. Dehors l'après-midi s'achève, dans quelques heures ce sera la nuit, mais cette nuit-là ne saurait se peupler de rêves humains, Aliocha le sait aussi, rien ici n'est à la mesure de l'homme, rien de familier ne saurait l'y accueillir, c'est même cela qui le terrorise, cette poche continentale à l'intérieur du continent, cette enclave qui aurait l'immensité pour frontière, cet espace fini mais sans bord – et conforme, c'est étrange, à la représentation que les astrophysiciens donnent de l'univers soi-même –, et ça fout la trouille tout ça, on le comprend sans peine, ça fait peur, et le cœur d'Aliocha bastonne dans sa poitrine quand le train, lui, progresse droit à vitesse constante, tout comme progresse désormais la terreur du garçon : au bout des rails, il y aura la caserne et la *diedovchina*, le bizutage des appelés, et lorsqu'il sera là-bas, si les conscrits de deuxième année lui brûlent la verge à la cigarette, lui font lécher les latrines, le privent de sommeil ou l'enculent, il sera seul, personne ne pourra rien pour lui.

Des gars viennent d'entrer qui déjà forment cercle, déconnent gonzesses et récits de bitures, ils ont le visage rouge, les yeux vitreux, et quand le train secoue, ils rigolent, déséquilibrés, se raccrochent n'importe où, le plus souvent les uns aux autres, s'agrippent, se rentrent dedans. Aliocha fume comme un malade – des *papirossy*, cigarettes rustiques dont l'embout est un cylindre de carton – en leur jetant des regards obliques, pense qu'il est temps qu'il aille prendre place parmi eux jambes écartées bière à la main, pour y aller lui aussi de sa petite histoire. Mais il ne saurait pas faire, il ne saurait quoi dire puisque à vingt ans il est encore puceau – bien qu'il ait déjà dormi avec la fille-planète qu'il tenait dans ses bras, lui couché sur le dos elle allongée sur le flanc, la tête nichée au creux de son épaule, les lèvres entrouvertes à exacte hauteur de son aisselle et son souffle comme un flux de chaleur irradiant tout son corps, ses cheveux répandus –, puceau donc, et plutôt sobre. Attendre, se faire oublier, se fondre caméléon parmi ceux qui sont là, devenir transparent, et Aliocha finit par

s'accroupir, rentre la tête sous les épaules, rétracte son cou, colle ses yeux contre ses genoux, je ne suis pas là, je n'existe pas – semblable en cet instant aux petits enfants qui durant la partie de cache-cache se bouchent les yeux au lieu de se planquer, sûrs d'être invisibles si eux-mêmes ne voient rien.

Quand enfin il relève la tête, ses yeux papillotent sous l'ampoule du compartiment. La lanterne laque les cloisons repeintes de gris militaire où les ombres se dessinent, la pièce est aussi close qu'un cachot, et d'autant plus exigüe, d'autant plus surpeuplée que l'espace tout autour d'elle se dilate, se vide à mesure que le train avance, à mesure qu'il s'enfonce dans la plaine. Fuir. L'idée soudain traverse le garçon, éclair de conscience aussi tangible qu'une pierre, et pile à cet instant le Transsibérien s'engouffre dans un tunnel, fuir, dégager au plus vite, s'arracher, sauter en route.

C'est la fin de l'après-midi, le ciel tourne cendre. La lucarne arrière est de nouveau libre.

Sans attendre, Aliocha s'y poste, happé par cette focale unique sur le monde, comme un œil que l'on aurait derrière la tête, fasciné par la vision du chemin de fer qui blinde à rebours dans le fond du paysage, ruban strié alternant le clair et le foncé, stroboscope éclairant son visage, et bientôt, hypnotisé, il touche ce point de l'espace où la forêt avale les rails encore chauds, engloutit les traverses en un puits de mystère, peu à peu il oublie le wagon, oublie les gars qui fument dans son dos et l'odeur des peaux qui ventousent les parois à force de suer, il n'est plus que ce point de fuite qui dévore l'espace et le temps, coïncide avec lui, s'en obsède, prêt à verser lui aussi dans le grand trou noir, à y basculer tête la première, tout plutôt que la Sibérie, tout plutôt que la caserne, si concentré en cet instant qu'il n'entend pas les deux types qui s'approchent derrière lui et ventres en avant le bousculent, le prennent en sandwich, puis brusquement le repoussent et le pressent contre la cloison comme s'ils voulaient y enfoncer son corps. Aliocha gémit, tordu, son

profil brûle contre la paroi de verre, une plaie, sa pommette va se fissurer et tomber en miettes, le danger se précise, ces deux-là vont lui faire la peau, ils vont le mettre à terre et s'asseoir sur son ventre, le mollarder au visage, baver sur ses paupières, l'un d'eux déjà lui fourre sa langue dans l'oreille tandis que l'autre lui susurre, l'haleine chargée, t'as pas fini de squatter la fenêtre, dégage! Ils finissent par desserrer leur étreinte et reculent d'un pas tandis qu'Aliocha se redresse, reprend son souffle, mais il n'est pas de répit pour lui en cet instant, pas d'issue encore : les deux conscrits à tour de rôle le frappent, un coup chacun, assené sur la nuque, si bien que projeté en avant, son nez s'écrase à deux reprises contre la lucarne, et pisse le sang. Après quoi ça s'arrête. Aliocha attend, les yeux mi-clos, puis lentement se retourne : les deux types sont là, morts de rire. Il est seul avec eux, les autres sont tous repartis s'écrouler sur des banquettes bien trop étroites pour leurs corps en croissance. Il cherche un passage entre eux qui le refoulent mollement, car ils ne cessent de

rire, agités de soubresauts qui les désarticulent, il cherche à les esquiver quand il s'aperçoit dans la vitre – qui fait miroir à présent, noircie par un tunnel complice : il est grand et se sait fort, une force insoupçonnée dans une silhouette comme la sienne. Arme lentement le poing en reculant le coude pour bien prendre de l'élan, et frappe un des deux types au visage, uppercut à la tempe d'une violence telle que le gars chancelle et s'écroule au sol, libérant un axe dans lequel Aliocha s'engouffre illico pour regagner sa voiture, tandis que derrière lui, l'autre type, bras ballants, considère son copain couché dans les flaques de bière et les mégots de cigarette, le toise sans faire un geste, et même lui donne un coup de pied dans le flanc, tourne les talons et l'abandonne.

Aliocha s'est enfermé dans les premières toilettes libres, a lavé à grande eau le sang sur son visage, examiné les traces, s'est fabriqué une compresse déchirant une longueur de papier sur l'énorme rouleau accroché au mur, l'a imbibée

d'eau glacée avant de l'appliquer sur son profil rouge, sur son nez gonflé. Après quoi, il a pris son temps, ignorant les insultes de ceux qui attendent, leurs coups de latte contre la porte, et vérifiant dans la glace que son visage reprend peu à peu ses teintes et ses volumes, quand ses ecchymoses le désignent désormais comme victime, il le sait, et plus tard, une fois sorti, il recherche les ombres, l'obscurité, et c'est en rasant les murs qu'il regagne son wagon.

De retour dans sa couchette, il cogite. Le train est long, une quinzaine de wagons : deux de première classe, trois ou quatre de seconde, les *koupeïnye* (voitures compartimentées), le wagon-restaurant, après quoi tout le reste, la troisième classe, les *platskartnye* (voitures non compartimentées), les familles modestes et la troupe coagulées dans les miasmes d'un pique-nique permanent ; on croise là ceux qui traversent tout le pays ou transitent d'un bled à l'autre – héritage, déménagement, visite d'un proche malade, naissance, mariage, enterrement dans l'un de ces petits cimetières à l'extérieur des

TANGENTE VERS L'EST

la provodnitsa qui les photographie avant de les embrasser, et sur l'écran, ils se ressemblent, ils ont les mêmes visages.



Tangente vers l'est

Maylis de Kerangal

Cette édition électronique du livre
Tangente vers l'est de Maylis de Kerangal
a été réalisée le 16 décembre 2011
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136742 - Numéro d'édition : 239273).

Code Sodis : N51749 - ISBN : 9782072464645
Numéro d'édition : 239275.